

mises sur la route de la vie, trop de secrètes amertumes ; et ce vain fantôme de l'estime a trop peu de pouvoir sur les diverses affections de l'âme, pour en calmer seule les dégoûts et les ennuis ; il faut quelque chose de plus que l'opinion publique, pour adoucir le malheur ; et ce quelque chose, c'est la Religion.

Je le répète donc, l'opinion publique, les lois, les juges et les tribunaux doivent être considérés comme les gardiens et les agents publics de la Société ; mais cela ne suffit pas ; il faut de plus et nécessairement un agent secret, et cet agent, c'est la Religion ; c'est elle, qui pénétrant l'homme de l'idée de Dieu, lui interdit jusqu'à la pensée du vice. Non, je ne saurais le dire assez : que la Religion soit respectée, et vous verrez les bonnes mœurs, vous verrez la foi publique, vous verrez le bonheur et la paix renaître, et par suite la société toute entière redevenir florissante : toutes ces choses vont ensemble et se prêtent un mutuel secours. Mais quand un peuple perd de vue les rapports essentiels qui existent entre la vie présente et la vie à venir, quand il n'a pour but que les avantages de la vie présente, sans se mettre en peine de son sort éternel, quand il n'est conduit dans ses actions, que par le jugement que les hommes en portent ; alors, tous les liens de la morale sont rompus ; il n'existe plus sur la terre que le pouvoir de la force : la Vertu, si elle ne mène point à la prospérité temporelle, commence à devenir moins chère à ceux qui la pratiquaient, et bientôt on la délaisse tout-à-fait. Si donc un pareil renversement de principes venait à s'introduire ; si le sentiment religieux venait à perdre de son empire sur le cœur des populations, on pourrait dire adieu à toute existence sociale ; la licence prendrait la place de la liberté, toutes les idées d'ordre seraient forcées de céder à la violence et à la destruction ; ni les vices, ni les propriétés ne seraient plus en sûreté. Au milieu de cet étrange bouleversement, ce serait en vain que l'on essaierait de faire des lois, de porter des décrets, de décerner des châtimens ; sans cesse inquiets et agités, les citoyens porteraient, autour d'eux, leurs avides regards ; ils consulteraient la force de leurs bras, et s'ils voyaient quelqu'espoir de succès, ils ne manqueraient pas d'en profiter pour abattre tout ce qui leur aurait porté ombrage.

Il faut donc qu'il y ait une Religion, qui assure le maintien de l'ordre et des lois, en les rendant respectables aux yeux des peuples ; une Religion, qui soit une barrière au despotisme de celui qui commande, comme à l'insubordination de celui qui obéit ; qui fasse comprendre aux uns et aux autres, que si, dans ce monde, il ne saurait pas y avoir, dans les Etats non plus que dans les Fortunes, une égalité parfaite, ces avantages cependant ne sont pas perdus pour nous à tout jamais, et que nous les retrouverons éminemment dans une seconde patrie.

Vous direz peut-être encore que dans le siècle éclairé où nous vivons, on n'a pas à craindre tous ces désordres ; que l'éducation et la science sont aujourd'hui trop répandues pour ne pas exercer une grande influence sur les mœurs et la conduite de la société. Vaine espérance ; il en est de l'éducation et de la science, comme des décorations d'un édifice ; elles peuvent l'ornier et l'embellir mais elles n'en sont pas le fondement. Il ne faut jamais l'oublier, car c'est un principe fondamental, toute éducation doit être fondée sur la Religion ; sans elle l'homme ne saurait rien ; rien surtout de ce qu'il lui importe le plus de savoir. C'est la Religion et non la science qui civilise l'homme, elle nourrit son esprit de vérité, comme son corps se nourrit de pain ; elle agrandit son intelligence ; sans

elle, au contraire, en dépit de tous les autres prétendus moyens d'éducation, il végèterait dans un féroce abrutissement, cent fois pire que l'état sauvage. Car si l'ignorance a ses vices, le savoir a aussi les siens ; l'esprit a son intempérance, comme le corps, et trop d'instruction peut devenir un don bien fatal à celui qui la possède. Aussi quoique bien éloigné d'être l'ennemi de l'Education, je pense cependant qu'il n'est pas avantageux d'étendre trop loin ses faveurs ; je pense qu'une bonne éducation élémentaire fondée sur des principes religieux, suffit pour la masse d'une population. La Sainte Ecriture l'a dit, la Science enflamme l'esprit, *Scientia inflat* ; elle nourrit l'orgueil si elle n'est pas tempérée par un profond sentiment de Religion. Je ne saurais donc trop le répéter, surtout pour ceux, s'il en est, qui n'éprouveraient, à l'égard de cette divine Religion, qu'une froide et coupable indifférence, et seraient assez insensés pour borner leurs désirs et leurs espérances au bonheur éphémère que procurent les jouissances de la vie présente ; je ne saurais trop leur répéter que, sans la Religion, ils n'auront pas même sur la terre, ce repos et cette félicité qu'ils y poursuivent en vain.

Que devons-nous conclure de tout ceci, mes frères ? c'est que la Religion est le véritable et l'unique fondement de la prospérité et du bonheur de la Société. Vous en êtes convaincus, j'en suis sûr ; et vous le sentez si bien, que vous regarderiez comme un rêve, de vouloir séparer les vertus civiles des vertus religieuses, les fêtes de la Patrie, des fêtes de la Religion. Non, si vos fêtes nationales n'étaient pas, en même temps, des fêtes religieuses, elles perdraient nécessairement de leur intérêt pour le plus grand nombre, elles manqueraient leur but social, elles seraient sans enthousiasme et sans vie ; et c'est là la raison pour laquelle vous êtes assemblés aujourd'hui dans ce temple ? En effet, ces assemblées religieuses sont ce qui contribue le plus à unir les hommes entre eux ; Pourquoi ? parce qu'en présence de la divinité, tous les hommes étant égaux, et toute élévation fléchissant devant la seule véritable grandeur, par là même, toute raison de division ou de rivalité tombe et s'efface dans une fusion parfaite de la même foi et des mêmes espérances ; parce que le pauvre humilié aux pieds de l'autel, voit à ses côtés le riche qui s'humilie aussi, et qu'alors la distance qui, hors du temple, les séparait l'un de l'autre, disparaissant, un même esprit les rapproche, les unit, inspire à l'un et à l'autre des sentiments de bienveillance et de charité, et les fait ressembler plus parfaitement au Dieu qu'ils viennent adorer, et auprès de qui il n'y a pas d'acceptation de personnes.

Souffrez que je vous le dise, vous surtout, qui par votre position sociale et par le poids de votre autorité, êtes appelés à guider l'opinion publique ; vous qui honorez la Patrie par vos talents et votre savoir ; souffrez que je vous dise que votre devoir est de l'honorer aussi par votre fidélité à la pratique de la Religion. Il est essentiel que ceux qui sont à la tête de la société et qui commandent, viennent se mêler souvent dans les temples, avec le peuple qui obéit, pour y reconnaître, avec lui, le domaine souverain du père commun des hommes, y participer au même sacrifice, et surtout s'y asseoir à la même table, s'y nourrir du même pain sacré, comme tous les membres d'une même famille s'asseyent à la table paternelle. Alors il s'établit un rapport de confiance entre ceux qui gouvernent et ceux qui sont gouvernés ; entre ceux qui dirigent et ceux que leur condition destine à se laisser conduire ; entre l'homme instruit et l'homme sans lettres ; entre